

L' A M I

D E S

E N F A N S.

0000 0000 0000 : 000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000

M O R A L E.

0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000 0000



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé le 1^{er}. Janvier, 1782. Le prix de l'année complète, en douze volumes, joliment imprimés, est d'une demi-guinée.

La souscription pour 1783, en quelque mois qu'on s'abonne, commencera toujours du 1^{er}. Janvier de cette même année. Le prix est également d'une demi-guinée pour douze volumes, dont il en paroît un chaque mois, le même jour qu'il est publié à Paris. Ceux qui prendront l'année 1782 complète, & qui souscriront en même tems pour l'année courante 1783, payeront une guinée pour les deux années ensemble. Il faut avoir soin d'affranchir les lettres & le port de l'argent.

H. Ford 1790

L' A M I

D E S

E N F A N S,

Par M. BERQUIN.

M A R S 1783. N^o. III.

O N S O U S C R I T

A L O N D R E S,

Chez M. ELSMLEY, Libraire,
dans le *Strand*.

M. DCC. LXXXIII.



LE SAGE COLONEL.

M. D'ORVILLE, parvenu par son mérite au grade de Colonel, voyoit, avec peine, les Officiers de son régiment se livrer au jeu & à l'oïfiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui ; & ayant adroitement amené la conversation sur cette matiere, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'acheterent une Lieutenance

dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, & que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils osoient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances ; mais bientôt l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions & leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle passion, me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvois-je

me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyois en songe des monceaux d'or & d'argent ; les cartes se déployoient dans mon imagination, & le bruit des dés remplissoit continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens étoit devenu mon supplice. Je les dévorais avec avidité pour retourner plus vite aux tables de jeu.

Les belles matinées du printemps, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours fereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme ravissant dont

j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aspiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenue importune ; & si je pensois à Dieu, c'étoit pour l'outrager par mes blasphêmes.

La Fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; & ses faveurs avoient tellement égaré & avili mon esprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, & de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulois sur l'or.

Telles furent pendant trois ans

entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur ; & je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais, comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur & de probité ? Jugez, Messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une

ville frontiere assez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux soins de mon Sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis pour leur payer leur engagement. Je venois malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédois, mais encore le dépôt sacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, Messieurs, quelle fut ma confusion & mon désespoir. Je dépêchai sur le champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, & je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi, me répondit-il, je prête.

rois une somme aussi considérable à un joueur de profession? Non, Monsieur, s'il me faut perdre mon argent, ou l'amitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponse outrageante, je tombai dans un évanouissement profond; & je me rappelle encore les horribles images, qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois assaillir mon esprit: d'un côté, la douleur & l'indignation de mon pere, le déshonneur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment: de l'autre, la perspective brillante des postes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne re-

pris enfin l'usage de mes esprits, que pour songer à me délivrer, par un nouveau crime, de l'ignominie, dont le premier devoit me couvrir. J'étois déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paroître à ma porte, le même Officier dont la réponse avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine, & me serrant dans ses bras : J'ai répondu, me dit-il, d'une manière un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois

pénétré; mes biens, mon sang, tout ce que je possède est à vous.

Tenez, continua-t-il, en jettant sa bourse sur la table, prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues. Le reste vous servira pour jouer si vous voulez.

Jouer? jamais, jamais, lui répondis-je en le ferrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaisirs dispendieux, afin de regagner sur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les instans de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs, me fit remarquer de mes

14 *LE SAGE, &c.*

Supérieurs; & c'est à cette heureuse révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes Militaires, que, dès ce moment, tout jeu de hazard cessa dans la garnison. Une noble émulation de connoissances utiles, prit la place d'une basse cupidité: & l'on vit bientôt les graces du Prince se répandre avec prédilection sur tous les Officiers de ce régiment.

LA CUPIDITÉ

DOUBLEMENT PUNIE.

UN riche Particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son pere, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, & moi les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je songe a vous pourvoir; je n'y songe plus: un Joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais

à cette condition. Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur le champ portée à l'hôpital ; & le jeune homme doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner sa ruine.

LES

LES JOUEURS.

DRAME EN UN ACTE.

Mars 1783.

B

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.

HELENE, *sa fille.*

ALBERT, *son fils.*

JULES, *voisin d'Albert.*

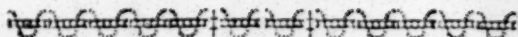
AUGUSTE, *ami de Jules.*

RAOUL,

VICTOR, } *jeunes Joueurs.*

CARAFFA, }

La Scene se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris, & du pere de Jules.



LES JOUEURS,
DRAME EN UN ACTE.

S C E N E I.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

QUE vas-tu donc faire chez
Albert ?

JULES.

Il faut que je lui parle. Tu le
connois aussi, toi ?

B z

LES JOUEURS.

AUGUSTE.

Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES.

Je le vois plus souvent depuis que mon pere a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE.

Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours fauflé avec de jeunes

LES JOUEURS. 21

gens, tels que Raoul & Victor,
dont je n'attends rien de bon.

J U L E S.

Tu ne les connois que trop bien !
Plût à Dieu que je ne les eusse ja-
mais connus !

A U G U S T E.

Que me dis-tu, mon ami ? Mais
il est encore tems de rompre so-
ciété. C'est de toi seul qu'il dé-
pend de fuir ou de rechercher leur
entretien.

J U L E S.

Ah ! ce n'est plus en mon pou-
voir. Me trahirois-tu, si je te con-
fiois mon embarras ?

A U G U S T E.

Nous sommes amis depuis l'en-

fance, & tu crains de m'ouvrir ton cœur ?

J U L E S.

O mon cher Auguste ! ils m'ont rendu bien malheureux. Ils m'ont engagé à des choses qui vont me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

A U G U S T E.

Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami ?

J U L E S.

Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avoit à déjeuner du vin de Champagne & des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois ;

LES JOUEURS. 23

on m'a fait jouer, & ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE.

Te voilà bien puni d'aller boire & jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, & ta perte fera un gain pour toi.

JULES.

Oh ce n'est pas tout ! Ecoute-moi seulement, & ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avois plus d'argent, & que je croyois toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche,

& tout ce que je pouvois avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa ; & tu connois sa sévérité ?

AUGUSTE.

Je ne vois qu'un parti à prendre ; c'est de lui avouer ta faute, & de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te feroit grace, en voyant ton repentir.

JULES.

Jamais, jamais. Tu ne fais pas ce que j'aurois à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE.

Mais que veux-tu donc faire ?

J U L E S.

Je n'ose te le dire.

A U G U S T E.

Voyons toujours.

J U L E S.

J'ai découvert ma peine à Raoul & à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueroient pas de m'arriver, si mon papa savoit ma perte : & nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

A U G U S T E.

Cela doit être bien imaginé.

J U L E S.

Ce n'est pas certainement ce qu'il y auroit de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déjà

fait lier connoissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE.

Eh bien! est-ce que vous prétendez le voler?

JULES.

Dieu m'en préserve. Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait: ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE.

Comment? Pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang froid ton ami à dépouiller? Et d'où

savez vous autres, que vous ferez les plus heureux ? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage ?

J U L E S.

Oh que non ! J'ai vu qu'il jouoit sans malice.

A U G U S T E.

Est-ce que tu joues en aigrefin, toi ?

J U L E S.

Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

A U G U S T E.

Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner ?

J U L E S.

Je ne fais comment cela doit ar-

river; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avaient de petites adresses particulieres; & que ceux qui ne les entendent pas, perdent toujours avec eux.

AUGUSTE.

Des adresses? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrois t'en servir, ou en profiter? Tu fais que je ne suis pas riche; mais quand je devrois le devenir comme Crésus, je rougirois d'acquérir ma fortune à ce prix; & je voudrois, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

JULES.

Mon cher Auguste, prends pitié de moi, je te promets. . . .

AUGUSTE.

Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper ?

JULES.

Non, je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur le champ tout commerce avec les joueurs, & que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, & lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête*). Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne

suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, & que je ne serois de moitié que dans le profit.

AUGUSTE.

Eh bien je veux être témoin de la partie.

JULES.

Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son pere est à la campagne, & ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE.

A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie,

JULES.

Eh mon Dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux ? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE.

Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé ; je n'aurois à répondre de rien.

JULES.

Et à qui aurois-tu à répondre ?

AUGUSTE.

A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES.

Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE.

Garderois-tu le silence, si tu voyois un filou escamoter une bourse, même à un étranger ?

JULES.

Bon ! Albert en fera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE.

Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, & l'on emploie des moyens infames.

JULES.

Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE.

C'est le jeune Albert lui-même.

SCENE

S C E N E II.

AUGUSTE, JULÈS, ALBERT.

ALBERT.

J E vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE.

Bonjour, M. Albert.

JULÈS.

Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir ?

AUGUSTE.

M. Albert n'aime pas à courir
Mars 1783.

C

comme toi. Il fait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

ALBERT.

Oh! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet; & puis j'ai déjeuné sous le berceau avec ma sœur & mon papa.

JULES (*un peu surpris*).

Quoi! votre père est déjà de retour? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine?

ALBERT.

Que dites-vous? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, & lors-

LES JOUEURS. 35

que je ne l'attendois que le mois prochain !

J U L E S.

J'aime bien aussi mes parens ;
mais s'ils aimoient les voyages, je
ne leur en ferois pas du tout mau-
vais gré. Je supporterois de tems
en tems leur absence pour quelques
jours.

A L B E R T.

Je voudrois que mon papa ne
s'éloignât jamais un seul instant.
Il est si doux & si bon !

J U L E S.

Et le mien si dur & si sévère !
Il n'est pas question de plaisirs avec
lui.

C 2

AUGUSTE.

Qui fait les plaisirs qu'il te faudroit pour te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT.

Je croyois que vous n'aviez rien à desirer sur ce point. . Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, & je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES.

Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul

LES JOUEURS. 37

bon tems qu'il me laisse, & j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT.

Pourquoi non ? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; & l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES.

Voilà ce qui s'appelle un bon pere ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, & d'aller où bon vous semble ?

ALBERT.

Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE.

Et parce qu'il fait que vous allez toujours où vous dites.

JULES..

Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusemens ?

ALBERT.

Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade.

JULES.

Mais on est bientôt las de marcher ; & je ne vois rien de si triste

que d'aller & revenir continuellement devant foi.

ALBERT.

Je le trouve bien doux, après avoir resté assis presque toute la journée. Et puis, en causant de bonne amitié, l'on ne s'apperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connoître les plantes & les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris ; & nous

voilà faisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE.

Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

ALBERT.

A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'Histoire Naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons aussi de petits Drames avec ma sœur & mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, & à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière,

LES JOUEURS. 41

jusques dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

J U L E S.

Mais pour étudier tant de choses vous devez bien vous rompre la tête ?

A L B E R T.

Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

J U L E S.

Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

A L B E R T.

Vraiment oui. Mon papa veut bien de tems en tems me mettre de sa partie.

JULES.

Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT.

Sans doute ; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, & pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE.

C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT.

Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes besoins.

JULES.

Et combien donc, pour voir ?

ALBERT.

Six francs par semaine.

JULES.

Voilà une jolie pension ! Et tout cela pour vous divertir ?

AUGUSTE.

Oh que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

ALBERT.

Oui, de ces petites bagatelles, pour lesquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE.

Je le crois. On sent mieux le

prix des choses, lorsqu'il faut les payer soi-même.

J U L E S.

Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

A L B E R T.

Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnaie.

J U L E S.

Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une si grande somme ?

A L B E R T.

Et n'ai-je donc pas mes dépenses ? Je paie les mois d'école des enfans de notre Portier. J'ai un vieux

Maitre d'écriture qui est devenu aveugle ; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achete aussi de bons livres, & quelques estampes. Je fais de tems en tems des cadeaux à ma sœur ; & je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

J U L E S.

Mais vous n'y êtes pas si malheureux, M. Albert ? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente fols au vingt & un.

A L B E R T.

J'en ai du regret : je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence

aux Dames - Polonoises, & aux
Echecs.

J U L E S.

Bah ! autant vaudroit étudier ses
leçons. On ne joue que pour se
divertir. Êtes-vous engagé ce soir ?

A L B E R T.

Non, je reste au logis. Mon
papa doit faire un mémoire pour
un pauvre malheureux.

J U L E S.

Tant mieux, & le mien doit for-
tir à cinq heures. Venez me trou-
ver. Je tâcherai de vous occuper
agréablement. Nous aurons Raoul
& Victor. Je veux aussi vous faire
connoître un jeune Italien, plein
d'esprit, qui voyage.

ALBERT.

C'est bon : j'aime les voyageurs ;
on s'instruit à les entendre. Je cours
en demander la permission à mon
papa. Restez-vous ici ?

JULES.

Non, je vais rentrer pour rete-
nir mes amis. Auguste pourra me
rapporter votre réponse.

S C E N E III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT.

VOULEZ-VOUS me suivre
M. Auguste ? Mon papa sera charmé

de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE.

Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

ALBERT.

Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je ferai bientôt de retour.

SCENE IV.

S C E N E IV.

AUGUSTE (*seul & rêveur*).

J E ne fais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir ! Mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

Mars 1783.

D

S C E N E V.

H E L E N E , A U G U S T E .

H E L E N E .

AH! vous voilà, M. Auguste!
Vous êtes seul? Il me sembloit
avoir vu mon frere s'entretenir
avec vous.

A U G U S T E .

Il vient de me quitter à l'instant
même.

H E L E N E .

Je voudrois bien, si sa société
vous étoit agréable, qu'il ne vous
quittât jamais. Je n'aurois plus d'in-
quiétude sur son compte.

AUGUSTE.

Vous me faites trop d'honneur, Mademoiselle. M. Albert est assez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

HELENE.

Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frere est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE.

Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

H E L E N E.

Je l'espere : mais, avec de l'esprit, il est doux & crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il, si ceux qu'il croit ses amis, étoient des méchans ? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

A U G U S T E.

Vous savez que je ne suis pas riche ; ainsi je ne dois pas me lier avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

H E L E N E.

Mais vous aimez M. Jules. Etes-

LES JOUEURS. 53

vous bien-aïse de lui voir former ces nouvelles liaisons ?

AUGUSTE.

S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tint à l'amitié de votre frere. Au reste, ils ont l'un & l'autre des parens éclairés qui veillent sur leur conduite.

HELENE.

Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer les premiers effets.

AUGUSTE.

Vous me paroissez, Mademoiselle, aimer tendrement votre frere. Ecoutez-moi ; mais que je ne sois

pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera sans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre sa réponse; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir: trouvez bon, Mademoiselle, que je me retire, & songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

S C E N E VI.HELENE (*scule*).

VOILA qui me paroît sérieux.
Ah! mon frere, toi qui fais la joie
de mon papa, si tu allois changer
pour son tourment!

S C E N E VII.

HELENE, ALBERT.

ALBERT.

LES amis de mon papa prennent
bien leur tems pour venir le compli-

menter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HELENE.

Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire ?

ALBERT.

Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HELENE.

Chez M. Jules, sans doute ?

ALBERT.

Oui, chez lui-même.

HELENE.

J'en étois sûre. Je t'ai cepen-

LES JOUEURS. 57

dant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

A L B E R T.

Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes grâces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur ?

H E L E N E.

Mais, comme toi, mon frere.

A L B E R T.

Tu penses te moquer ?

H E L E N E.

Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable & fort brave garçon.

A L B E R T.

Que prétends-tu dire par-là ?

H E L E N E.

Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, & très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

A L B E R T.

Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endever son frere, & qu'elle se croit plus raisonnable & plus avisée que lui.

H E L E N E.

Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

ALBERT.

Mais que veut dire tout ce babil ? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules ? Le connois-tu assez pour en parler ?

HELENE.

Je cherche à le connoître par ses actions.

ALBERT.

Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin ?

HELENE.

Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, & par leur liaison.

ALBERT.

Ah ! j'entends ; il te déplaît parce

que je le fréquente, & que je suis de sa société.

HELENE.

Voilà un petit trait d'humeur, mon frere. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes & plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT.

Des vauriens ?

HELENE.

Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, & le manger plus vilainement encore.

ALBERT.

Voyez la belle merveille, qu'ils

s'amusent à jouer lorsqu'ils sont réunis ! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, & nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, & je les ai même gagnés quelquefois.

HELENE.

Oui, tu leur as gagné leur monnoie, & ils te gagneront tes écus.

ALBERT.

Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur ! Elle feroit défolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferois tout au monde pour la rendre heureuse.

HELENE (*lui prenant la main*).

Non, mon frere, tes plaisirs sont les miens ; mais je ne me consolerois jamais, s'ils te faisoient perdre tes bonnes qualités & ton repos, & à moi, la douceur de t'aimer.

ALBERT.

Oui, je fais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HELENE.

Tu ne serois pas le premier qui auroit eu cette confiance, & qui cependant, Mais voici mon papa.

S C E N E VIII.

M. DE FLORIS, HELENE,
ALBERT.

M. DE FLORIS.

AH mes enfans! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, & de recevoir les témoignages de leur attachement.

HELENE.

Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. DE FLORIS.

Vous êtes donc bien - aises aussi de mon retour ?

A L B E R T.

Comment ne le ferions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

H E L E N E.

Notre maison étoit un vrai désert pour moi, depuis votre absence.

A L B E R T.

Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah ! sans vous, mon papa.

M. DE FLORIS.

Il faut cependant apprendre de
bonne

LES JOUEURS. 65

bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre ; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HELENE.

Eh mon papa ! auriez - vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir ?

ALBERT.

Oui, vous vivrez long-tems encore pour notre avantage, & pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurois une petite priere à vous adresser.

M. DE FLORIS.

Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ?

Mars 1783.

E

ALBERT.

M. Jules. Vous savez que son pere est notre voisin ? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS.

Voilà une nouvelle connoissance que je ne te favois pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HELENE.

Une bonne société, entends-tu, mon frere ?

ALBERT.

Je le crois un brave garçon, & je le trouve de plus très-aimable. On passe fort bien son tems

LES JOUEURS. 67

avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois; & il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

HELENE.

De braves jeunes gens aussi ?

ALBERT.

Oui, ma sœur. Je les connois mieux que vous, ce me semble. De braves jeunes gens.

M. DE FLORIS.

Lorsque je parle d'un bonne société, mon cher Albert, je veux dire, s'ils sont doux, bien élevés.....

ALBERT.

Oui, mon papa, fort doux & fort polis.

M. DE FLORIS.

Honnêtes, appliqués, fideles à leurs devoirs ?

HELENE.

Comment pourroit-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades ?

ALBERT.

N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de fuite dans leur société ?

M. DE FLORIS.

Et de quelle maniere s'est formée votre connoissance ?

HELENE.

N'est-ce pas au jeu ?

A L B E R T.

Pourquoi pas au jeu ? Mais est-ce au jeu seulement ? N'avons-nous pas causé long-tems ensemble ?

H E L E N E.

Et vous n'avez pas joué surtout ?

A L B E R T.

Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. D E F L O R I S.

Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail & de l'application, lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût

en passion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, & dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HELENE.

Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un seul moment, où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

ALBERT.

Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS.

La réponse d'Helene est assez raisonnable. On pourroit sans doute employer plus utilement son loisir, si

LES JOUEURS. 71

toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui, que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux, ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, & que le plus souvent je m'établis de la partie.

HELENE.

Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

E 4

M. DE FLORIS.

Pourquoi lui en faveur mauvais gré? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT.

Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, & qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS.

Peux-tu avoir cette idée de ta sœur?

HELENE (*le regardant tendrement*).

Mon frere!

ALBERT (*attendri*).

Helene, pardonne moi, j'ai tort

de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS.

Peut être les soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang froid, quand ce ne seroit que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble !

(Helene & Albert lui prennent la main).

HELENE.

O mon papa, que vous êtes bon & conciliant !

ALBERT.

Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un pere ; & vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS.

Je ne ferois pas digne de vous élever, si je tenois une autre conduite. Un pere qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dûs ; mais jamais de manquer à la franchise & à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : & lorsqu'il

LES JOUEURS.

75

fera de nature à vous faire craindre que le pere en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HELENE.

J'espere bien n'avoir jamais de mysteres pour un pere si indulgent.

ALBERT.

Pourquoi vous cacher nos fautes ? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS.

Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-tems que vous ferez mes amis, comme je suis le vôtre, le pere n'aura jamais occasion de punir. Sa pré-

voyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Helene, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frere.

HELENE.

Il m'est revenu que ces jeunes Messieurs étoient un peu dissipés, & qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

ALBERT.

Et qui t'a fait ce rapport ?

HELENE.

Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS.

Je viens de t'exposer mon sen-

LES JOUEURS. 77

timent sur le jeu. Tout depend de celui que vous jouez.

A L B E R T.

Oh ! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *Vingt & un*.

M. D E F L O R I S.

Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

A L B E R T.

Pourquoi donc, mon papa ? Rien n'est plus simple & plus innocent. Celui qui a vingt & un, ou qui-en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. DE FLORIS.

Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hazard ?

ALBERT.

Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux ?

M. DE FLORIS.

Avec cette différence qu'ici le hazard seul décide ; au lieu que dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups facheux, & balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hazard ne demandent que des doigts, & point de tête ; or, un

LES JOUEURS. 79

jeu ou la tête n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme sensé.

HELENE.

Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT.

Ah ! ma sœur, tu ne fais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, & d'y lire d'un coup d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS.

Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT.

Mais encore dans les jeux de société, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS.

Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un & à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que dans les jeux de hazard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT.

O mon papa ! croyez - vous ?
Comment cela feroit-il possible ?

HELENE.

J'imagine qu'ils ont une maniere
d'arranger les cartes pour se don-
ner

LES JOUEURS. 81

ner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS.

Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent ; car je n'ai jamais été joueur, & je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je fais, c'est qu'ils emploient ces moyens, & dans mes voyages, j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT.

Oh ! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS.

Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit, dans une soirée, l'argent

Mars 1783.

F

qu'il destinoit à parcourir l'Europe, & tout son bien encore, qui se montoit à plus de cent mille écus.

HELENE.

Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

ALBERT.

Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS.

Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue, & qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jettoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il de-

LES JOUEURS. 83

vint stupide & muet ; il haletait & râloit comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, & sortit en forcéné.

ALBERT.

Et parmi ceux qui le gagnoient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent ? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS.

Ils continuerent de rester assis, & de jouer avec leur sang froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en-dessous avec un regard d'ironie & de mépris.

HELENE.

Oh les méchans ! Je suis sûre que

84 *LES JOUEURS.*

personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS.

Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussi-tôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, & rempli d'ailleurs de qualités & de talens, s'étoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

HELENE.

Ah! que me dites-vous?

ALBERT.

Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avoit des

LES JOUEURS. 85

qualités & des talens, ne pouvoit-il pas rétablir sa fortune ?

M. DE FLORIS.

Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens & de la raison, & nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avoit laissé dans sa patrie une jeune Demoiselle très-vertueuse, à qui ses parens avoient dessein de l'unir par un mariage, qui lui promettoit la plus entière félicité.

HÉLENE.

Oh ! la pauvre Demoiselle, que je la plains ! Combien elle a dû souff-

frir à cette triste nouvelle ! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS.

La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire, que les sentimens d'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil ; & par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

A L B E R T.

O mon papa ! je ne touche plus

LES JOUEURS. 87

une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, & lui dire.

M. DE FLORIS.

Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis, étoit agréable, innocent, & même utile.

HELENE.

Utile, mon papa ?

M. DE FLORIS.

Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, & à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HELENE.

C'est-à-dire, mon frere, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, & à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS.

Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette maniere, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité, & une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT.

Dieu merci, je ne suis point

LES JOUEURS. 89

avare, mais pour m'épargner toute espee de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules, ni ses amis.

M. DE FLORIS.

Ce seroit une foiblesse dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer ?

ALBERT.

Oh je les connois ! Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS.

Eh bien joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir

chez moi. Tu leur diras que ta sœur fera peut-être aussi de la partie.

HELENE.

Moi, mon papa ?

M. DE FLORIS.

Oui, je te le permets.

HELENE.

Et si ces Messieurs me gagnent mon argent ?

M. DE FLORIS.

Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, & que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT.

Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge ?

LES JOUEURS.

91

M. DE FLORIS.

Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison ? Je pensois.....

HELENE.

Le malin papa ! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS.

Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT.

Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes !

M. DE FLORIS.

Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre,

& je verrai ce que j'aurai à faire.
Jouez toujours en attendant. Ne
refusez aucun enjeu qu'on vous pro-
pose. Perte ou gain, je vous donne
ma pleine approbation.

ALBERT.

Ainsi, je vais engager tout de
suite Jules & ses amis.

M. DE FLORIS.

Oui, mon enfant. Sur-tout n'ou-
blie pas Auguste. Je serai charmé
de le voir. Tous ses Maîtres font
son éloge ; & vous-mêmes, vous
m'en avez dit souvent du bien.

HELENE.

Il le mérite aussi, je vous assure.
C'est un brave garçon, lui.

ALBERT.

Un mot encore, mon papa ;
resterons-nous dans le jardin ?

M. DE FLORIS.

Comme tu voudras. Le tems est
doux. Vous pouvez vous mettre
sous le berceau, ou dans le petit
pavillon.

S C E N E IX.

M. DE FLORIS, HELENE.

M. DE FLORIS.

Ecoute, ma chere fille, ne quitte pas un moment ton frere : il peut avoir besoin de tes conseils.

HELENE.

Je crois que votre présence feroit encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS.

Comment donc ?

HELENE.

Par quelques mots qui viennent

d'échapper à M. Auguste, je soup-
çonne que les coquins ont fait un
complot pour escroquer l'argent
du pauvre Albert.

M. DE FLORIS.

Tant mieux, s'il s'y trouve pris.
Je laisserai venir ces filoux, & je
me cacherais derrière le berceau
pour les observer. Mais toi, quand
tu verrois clairement leurs fripon-
neries, ne fais pas semblant de t'en
appercevoir.

HELENE.

J'aurai bien de la peine à me
contenir. Combien je souffrirai de
voir mon frère devenir l'objet de
leurs risées, & la dupe de sa con-
fiance !

M. DE FLORIS.

Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons ; & je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

HELENE.

Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ? Il devrait bien se connoître. Il est si crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper ; & si bouillant, qu'il perdrait la tête au premier coup de malheur.

M. DE

M. DE FLORIS.

Voilà en effet son caractère. Je ne te croyois pas tant de talent pour observer les hommes.

HÉLENE.

Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit servir.

M. DE FLORIS.

Je vois que ces Messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLENE.

Oui, les voilà.

M. DE FLORIS.

Je me sauve à travers la char-

Mars 1783.

G

mille, & je reviendrai par un détour derriere le berceau.

S C E N E X.

HELENE (*seule*).

QU'IL me tarde de savoir comment tout cela va tourner ! O mon frere ! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie,

S C E N E X I.

HELENE, ALBERT, JULES,
AUGUSTE, RAOUL, VIC-
TOR, CARAFFA.

JULES (*à Helene*).

J E craignois, Mademoiselle, que
notre société pût vous importuner,
mais M. Albert a voulu. . . .

ALBERT.

Comment l'importuner ? J'espère
bien que ma sœur nous tiendra
compagnie.

HELENE.

De tout mon cœur, si ces Mes-
sieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR (*avec un air contraint*).

C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA (*bas à Jules*).

Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici ?

ALBERT.

Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL.

Oui da ! Et qui donc ?

ALBERT.

Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

JULES (*à part*).

Ah ! tant mieux.

HELENE.

Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE.

Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL.

Est-ce que vous pensez à vous promener, vous ?

AUGUSTE.

Qu'aurois-je autrement à faire ?

VICTOR.

Et jouer ?

AUGUSTE.

Je ne fais pas le jeu; & quand je le faurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA.

Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours !

AUGUSTE (*en le fixant*).

Oui, Monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT.

Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES.

Et moi aussi,

RAOUL & VICTOR.

Nous de même.

AUGUSTE.

Vous m'offensez, Messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; & s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HELENE.

C'est bien pensé, M. Auguste.

AUGUSTE.

Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

H E L E N E.

Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir.

(On voit éclater la joie sur leurs traits).

Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frere, va faire préparer des rafraîchissemens ; moi, je cours demander des cartes à Justine.

C A R A F F A.

Ce n'est pas la peine, Mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

A L B E R T.

Comment, sur vous ?

C A R A F F A.

Oui ; c'est mon livre de récréation.

HELENE.

Et des jetons, en avez-vous aussi ?

CARAFFA.

Je vous prierai de nous en procurer ; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES (*bas à Caraffa*).

Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut*). Non, non. C'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, Mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté.

HELENE. ,

Il suffit ; je vais chercher la bourse. Viens, mon frere.

(*Albert sort avec Helene, les*

*autres entrent sous le berceau ,
excepté Auguste qui s'éloigne).*

S C E N E X I I .

JULES, RAOUL, VICTOR,
CARAFFA.

VICTOR.

J E suis fâché que nous faissions
ici notre partie.

R A O U L .

Bon ! n'avez - vous pas entendu
que son pere n'y est pas ?

C A R A F F A .

Vous n'auriez pas dû accepter
l'invitation, M. Jules.

J U L E S.

Ici ou chez moi , cela ne fait pas une grande différence.

R A O U L.

Et puis , lorsqu'Albert aura perdu , nous emporterons son butin , & nous irons jouer où nous voudrons.

V I C T O R.

Peut-être vuiderons-nous aussi la bourse de la petite Demoiselle.

C A R A F F A.

C'est bien là mon compte. Mais foyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sols ; & lorsque le jeu commencera à s'échauffer , nous les porterons à quatre.

J U L E S.

Vous savez bien ce que vous m'avez promis ?

C A R A F F A.

Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

J U L E S.

Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que fix fols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

C A R A F F A.

Vous ne devez rien jusqu'au compte ; & alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

V I C T O R.

Je voudrois bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce seroit un oison de plus que nous aurions à plumer.

R A O U L.

Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

C A R A F F A.

Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorsqu'ils reviendront.

(Il tire des cartes de sa poche).

Allons, je vais les arranger pour vous faire perdre.

(Il parcourt les cartes, & les dispose).

Tenez, vous allez voir.

(Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor, & Raoul).

(à Jules).

Etes-vous content ?

JULES.

Non, je demande une carte.

CARAFFA.

La voici.

JULES *(regardant la carte).*

Je creve.

CARAFFA *(à Victor).*

Et vous ?

LES JOUEURS. III

V I C T O R.

Une carte encore, mais bien petite.

C A R A F F A.

Je vous la choisis, tenez.

V I C T O R (*regardant la carte*).

Oui, pas mal. Je creve.

C A R A F F A (*à Raoul*).

A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas ?

V I C T O R.

Non, je m'y tiens.

C A R A F F A.

Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

V I C T O R.

Seize.

CARAFFA.

Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, & je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES.

Mais, comment cela peut-il arriver ?

CARAFFA.

Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret: je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, & par tant quittes.

JULES.

JULES.

Ah ! voyons, voyons.

CARAFFA.

Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix & les figures, & par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en-haut, & une d'en-bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisieme, pour approcher de vingt & un. Eh bien, je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES.

Mais pour séparer, en mêlant,
Mars 1783. H

les grosses des petites, vous les reconnoissez donc par derriere ?

C A R A F F À.

Voilà mon secret ; & je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces Messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite Demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

S C E N E XIII.

HELENE, JULES, RAOUL,
VICTOR, CARAFFA.

HELENE

*(Posant sur la table une boîte
de jeu avec des cartes, des fiches
& des jetons).*

Vous connoissez le prix du tems,
à ce qu'il me semble ; vous n'en
voulez rien perdre.

CARAFFA.

C'est que je montrois à M. Jules
un jeu nouveau pour lui.

JULES.

Vous êtes des nôtres, Mademoi-
H 2

felle ? vous nous ferez cet honneur ?

HELENE.

Je ne fais pas encore si je con-
nois le jeu que vous jouerez.

VICTOR.

C'est le vingt & un. Il est tout
simple.

RAOUL.

Quand vous ne l'auriez jamais
vu, vous en sauriez bientôt assez
pour nous tenir tête.

HELENE.

Oh ! je le fais un peu. Il seroit
peut-être plus sage de ne pas m'ex-
poser avec d'habiles gens comme
vous. Cependant si cela vous fait
plaisir. . . .

JULES.

Oh oui ! le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR.

Même quand vous nous gagnerez tout notre argent.

HELENE (*en souriant*).

C'est bien mon projet.

RAOUL (*avec un air hypocrite*).

Cela ne pourroit guere vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES (*d'un ton d'impatience*).

Eh bien ! à quoi vous amusez-vous ? Le tems se perd à causer.

CARAFFA.

Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

S C E N E X I V .

HELENE, ALBERT, JULES,
VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

(ALBERT *(de loin)*).

ME voici, me voici ! On va vous
apporter des rafraîchissemens.

JULES (*allant au-devant d'Albert*).

Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT.

Ah ! je vous remercie.

VICTOR.

Faisons le partage des fiches.
Combien à chacun ?

R A O U L.

Nous sommes fix. Chacun en aura vingt, & dix jetons, qui en vaudront cent.

J U L E S.

Mais combien la fiche ?

C A R A F F A.

C'est à Mademoiselle d'y mettre le prix.

H E L E N E.

Je tiens votre jeu ordinaire.

A L B E R T.

Nous jouâmes deux fols la fiche la dernière fois.

H E L E N E.

Eh bien, qu'à cela ne tienne !
La fiche à deux fols.

H 4

JULES (à Victor).

As-tu fini de compter ?

V I C T O R .

Oui, voilà qui est fait.

(Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor & Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est toute entière de leur côté, & de celui de Jules).

H E L E N E .

Hé, hé ! si cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

C A R A F F A .

Tant que nous ne jouerons que deux fols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-tems.

V I C T O R.

Il n'y a qu'à la mettre à quatre fols.

A L B E R T.

Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir.

(Il tire sa bourse, & fait sonner son argent. Raoul & Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en-dessous, & Jules la considère avec avidité).

H E L E N E.

Je peux bien risquer autant que mon frere, peut-être.

C A R A F F A.

En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, & reprendre en-

suite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons.

(*Il compte ses jetons & ses fiches*).

Je perds six fiches & un jeton : trente-deux fols ; les voilà.

R A O U L.

J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six fols.

V I C T O R.

Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches & trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit fols, en tout, trois livres huit fols, que voici.

ALBERT.

Et vous, M. Jules ?

JULES.

Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sols. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre sols qui restent.

HELENE.

Non, vous me devez tout. Je me charge de votre dette, & voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches & trois jetons. M. Victor me donnera trois livres six sols; & voilà bien trois jetons & trois fiches que je

lui rends. Pour les deux fols de surplus, mon frere lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six fols. Albert, il doit te rester encore six fiches & un jeton que perd M. Caraffa; prends ses trente-deux fols. Cela fait-il ton compte?

ALBERT (*comptant*).

Oui, tout juste.

HELENE.

Ainsi tu gagnes trois livres dix fols, & moi quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL.

Oh! je perds toujours, moi.

JULES.

Ainsi les fiches sont maintenant
à quatre fols.

ALBERT.

C'est entendu.

CARAFFA (*prenant & mêlant les
cartes*).

Allons, je vais recommencer la
banque.

S C E N E XV.

M. DE FLORIS, HELENE,
ALBERT, JULES, VICTOR,
RAOUL, CARAFFA, AU-
GUSTE (*qui survient dans le
cours de la scene*).

(*A l'aspect de M. de Floris,
Jules, Victor, Raoul & Caraffa
se levent, se regardent tout éton-
nés, & rougissent*).

M. DE FLORIS.

NE vous derangez pas, Messieurs,
je vous prie. Albert, fais asseoir
tes amis,

A L B E R T.

Remettez-vous, donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

H E L E N E.

Oh oui ! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces Messieurs s'en feroient honneur & plaisir.

M. D E F L O R I S.

Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser.

Mais avant tout, que chacun reprenne sa place.

(Les Joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, & laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer ; M. de Floris les retient).

M. DE FLORIS.

Est-ce que vous craignez, Messieurs, de jouer avec moi ? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc.

(Ils s'assoyent enfin).

(A Caraffa).

C'étoit à vous, Monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie ;
mais

mais voyons d'abord si le jeu est complet.

(*Caraffa veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit & les parcourt*).

Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Helene, pourquoi donner des cartes si crasseuses ? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HELENE.

Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur, (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans sa poche ; & le jeu étoit commencé, quand je suis revenue.

Mars 1783.

I

M. DE FLORIS (*à Auguste qui s'avance*).

Ah ! vous voilà M. Auguste ; je suis enchanté de vous voir. Mais est-ce que vous ne jouez pas ?

AUGUSTE.

Non , Monsieur , permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS.

Je vous loue de votre prudence. (*à Caraffa*). Tenez, Monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante*). A quoi jouez-vous ?

ALBERT.

Au vingt & un.

M. DE FLORIS.

Et combien la fiche ?

HELENE.

Quatre fols. Voilà vingt fiches
& dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS.

Un louis ? Y pensez-vous ? Mais
soit, pourvu que tout le monde ait
de quoi payer. Allons, Messieurs,
voyons vos bourses. M. Jules, vous
êtes le plus près de moi, commen-
çons par vous.

(Jules pâlit).

Qu'avez-vous donc, mon ami ?
Est-ce que vous vous trouvez mal ?

JULES *(tremblant)*.

Ou-i, Mon-sieur, per-mettez
que je. . . .

(Raoul & Victor rougissent & suent à grosses gouttes. (Caraffa mord ses lèvres, & baisse les yeux).

M. DE FLORIS.

Que vois-je ? L'un pâlit & bégaille, les autres sont tout en sueur ; & vous, Monsieur (à Caraffa) vous semblez vous déconcerter ?

ALBERT (*surpris*).

Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. DE FLORIS.

Je vois qu'il est tems de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher

sous un front d'airain, & prendre les traits de l'innocence.

ALBERT.

Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur & moi qui gagnons.

CARAFFA (*qui reprend un peu courage*).

Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

JULES.

Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS.

Je m'attendois bien qu'ils se démasqueroient eux-mêmes. Rien de

fi lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

ALBERT.

Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. DE FLORIS.

Eh bien, parlez, M. Jules, vous me paroissez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfans ?

JULES.

Oui, Monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné ?

M. DE FLORIS.

Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*À Caraffa*). Restez-là, Monsieur. (*à Jules & à Victor*). Et vous, petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est tems encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parens.

RAOUL & VICTOR (*tombant à genoux*).

O Monsieur! pardonnez - nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS.

C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes en-

fans soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les peres. Quelle perversité ! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié de votre jeunesse, & sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parens ; mais s'il me revient que vous continuiez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maisons de la ville. Allez, hâtez-vous, & que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inspirez trop d'horreur.

(Raoul & Victor se retirent muets & confondus).

S C E N E XVI.

M. DE FLORIS, HELENE,
ALBERT, JULES, AUGUSTE,
CARAFFA.

M. DE FLORIS (*à Caraffa*).

ET vous, Monsieur, qu'est-ce donc
que vous avez gagné à ce jeune
imprudent ?

AUGUSTE.

Rien que sa montre, ses boucles
& la garniture de boutons d'argent de
son habit.

M. DE FLORIS.

Est-il vrai ?

CARAFFA (*les yeux baissés, & en balbutiant*).

Oui, Monsieur.

M. DE FLORIS.

Je fais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, & l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, & les rendre tout à l'heure.

JULES.

Hélas, Monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

ALBERT.

O mon papa ! Si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez ; il y a plus de cinq louis

d'or. Prenez-les tous pour tirer mon
ami d'embarras.

M. DE FLORIS (*attendri, prend
la bourse*).

Oui, oui, mon cher fils.

JULES.

Quoi ! M. Albert.

A L B E R T.

Nous sommes voisins, nous au-
rons bien le tems de nous arranger
ensemble. Vous me paierez de vos
économies. Ne songeons qu'au plus
pressé.

(*Caraffa rend à Jules ses effets*).

M. DE FLORIS (*à Jules*).

Tout vous est-il rendu ?

JULES.

Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon pere. Oh ! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS (*à Caraffa, en lui montrant la bourse*).

En voilà le prix, Monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au Magistrat pour servir à vous faire conduire hors du Royaume. Vous y êtes venu porter le désordre & la corruption ; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie. Eloignez-

vous de quelques pas. Votre présence fouille nos regards.

(Caraffa se détourne, en pleurant de rage).

JULES *(se jettant aux genoux de M. de Floris).*

O Monsieur, de quel abyme vous me retirez ! Eh ! sans vous, que serois-je devenu ? Chassé de la maison de mon pere, & peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices, je vous dois le repos, la vie, l'honneur.

(Il se relève, & sante au cou d'Albert).

Et vous, généreux Albert, vous que j'allois. . . .

ALBERT.

Oubliez-le comme moi, & foyez heureux.

AUGUSTE.

Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS (*à Jules*).

Eh bien, vous pouvez continuer de voir mon fils ; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES.

Oui, je veux le devenir pour toujours.

HELENE.

O mon papa ! comme vous êtes terrible envers les méchans !

M. DE FLORIS.

Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve & de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerois pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avois en même-tems à satisfaire ma reconnaissance. Soyez tranquille sur votre fort.

AUGUSTE (*lui baisant la main*).

O Monsieur! je n'avois besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS.

Vous voyez, mes enfans, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT.

O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS.

Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT.

Oh oui, mon papa! & je sentirai sur-tout combien il est heureux d'en avoir un dans son pere.

F I N.